

Il suffit de passer le pont...(1953)

Chaque poète de la chanson a inscrit à son répertoire sa petite promenade champêtre. Du *doux caboulot qui fleurit sous les branches au petit chemin qui sent la noisette*, du bois chanté par Trenet : *Quel est dans le bois ce lumineux coquelicot ? C'est le soleil plus matinal que tes jolis yeux ma chérie* à celui tout aussi délicieux chanté par Barbara : *Y'a un arbre, pigeon vole, Dans le petit bois de Saint-Amand...* sans oublier le célèbre *Trousse Chemise* d'Aznavor, chacun a apporté sa note pastorale, son *déjeuner sur l'herbe*.

Il suffit de passer le pont est, dans l'univers de Brassens déjà peuplé de fleurs, de sourceaux, de fraises et de papillons, son chant d'amour le plus bucolique.

Certes, les ponts ne manquent pas dans les chansons de Georges : ponts pour rejoindre sa belle, pont des Arts, pont de Tolède, pont des Soupirs, pont d'Avignon, pont Mirabeau, sans oublier ceux d'Iéna, d'Alexandre III et de l'Alma. Ces ponts-là, sont, certes, de vrais ponts, des ponts qui existent et que l'on peut emprunter. Celui de *Il suffit de passer le pont* est éminemment symbolique :

Il suffit de passer le pont,

C'est tout de suite l'aventure !

Le symbolisme du pont est l'un des plus universellement répandus. Il renvoie à tous les passages qu'espère ou redoute chaque être humain. Il est le lien inéluctable entre deux rives, deux mondes, entre les faits contingents de notre vie et nos aspirations à l'immortalité. Par extension et par analogie il incarne le chemin qu'accomplit l'homme durant son voyage terrestre.

Le caractère fréquemment périlleux d'un passage entre nos univers oniriques et un bonheur concret est ici à peine suggéré :

Lors ma mi' sans croire au danger /Faisons mille et une gambades

et beaucoup plus souligné, par exemple, dans *Je rejoindrai ma belle* :

A l'heure du berger/ Au mépris du danger

J' prendrai la passerelle/ Pour rejoindre ma belle

Il suffit de passer le pont est une invitation à franchir le pont qui sépare le rêve d'une douce réalité, le monde des préjugés, des craintes et de la morale maussade du royaume des *fleurettes*, du plaisir et de l'interdit. Soulignons également que la primevère préférée ici par la belle est le symbole de la jeunesse, du renouveau et de l'éveil des sens. Son message secret est « aimons-nous le temps d'une saison » mais, comme dans la chanson (*entre tout's les bell's que voici...*), un mélange de primevères de différentes couleurs révèle un amour plus exclusif dont Brassens n'omet pas de citer la devise : « je n'ai jamais aimé que vous. »

En revanche le poète a raison de se méfier du coquelicot qui est une référence universelle à la mémoire de ceux qui sont morts à la guerre. En effet, le sang sur les champs de batailles a toujours rappelé le petit pavot sauvage à fleurs rouges.

A l'encontre de la ballade amoureuse d'Aznavor qui se terminait fort tristement :

Quand on est rentrés de Trousse Chemise

La mer était grise, tu ne l'étais plus

Quand on est rentré la vie t'a reprise

T'as fait ta valise t'es jamais r'venue.

Celle de Brassens, une fois n'est pas coutume, se conclut par une pirouette impie et joyeuse :

On n'a plus rien à se cacher,

On peut s'aimer comm' bon nous semble,

Et tant mieux si c'est un péché :

Nous irons en enfer ensemble !

Mais rien n'est jamais tout à fait innocent chez Brassens même dans la blquette la plus innocente.

Pas de reproduction sans autorisation adressée aux Amis de Georges, merci.